Film d'art PHOCÉA

LES MYSTÈRES DE PARIS

GRAND ROMAN D'AMOUR ET D'AVENTURES

— FEUILLETON N° 56 —

Adaptation du texte d'Eugène SUE par M. Marcel Allain

Mise en scène par M. Charles Burguet

DOUZIEME CHAPITRE

Son Altesse Fleur-de-Marie !

XLI

TORTURE D'AMOUR

Cécily, cependant, avait alors si bien affolé Jacques Ferrand que celui-ci n'avait plus conscience de ses propres paroles...

Etourdi, grisé d'espoir, il reprenait :

— Oh ! tu seras à moi... je serai ton tigre et après si tu le veux, tu me déshonoreras, tu feras tomber ma tête... Mon honneur, ma vie, tout est à toi, maintenant... Ecoute, il y a dix ans, on m'avait confié une enfant et cent cinquante mille francs qu'on lui destinait ; j'ai abandonné l'enfant, je l'ai fait passer pour morte au moyen d'un faux acte de décès et j'ai gardé l'enfant...

— Qui aurait cru cela de toi ?...

— Ecoute encore : je haïssais mon caissier... Un soir, il avait pris chez moi un peu d'or qu'il m'a restitué le lendemain ; mais pour perdre ce misérable, je l'ai accusé de m'avoir volé une somme considérable. On m'a cru, on l'a jeté en prison... Maintenant, mon honneur est-il à ta merci ?

— Oh !... tu m'aimes... Jacques... tu m'aimes !... Me livrer ainsi tes secrets... quel empire ai-je donc sur toi ? Je ne serai pas ingrate... donne ce front où sont nées tant d'infernales pensées... que je le baise...

— Oh ! s'écria le notaire en balbutiant, l'échafaud serait là... dressé, que je ne reculerais pas... Ecoute encore. Cette enfant, autrefois abandonnée, s'est retrouvée sur mon chemin... Elle m'inspirait des craintes... je l'ai fait tuer...

— Toi ?... Et comment cela ?... où cela ?..

— Il y a peu de jours... près du pont d'Asnières... à l'île du Ravageur... Un nommé Martial l'a noyée...

— Oh ! tu m'épouvantes et pourtant tu m'attires... tu me passionnes... quel est donc ton pouvoir ?

— Ecoute encore... Avant cela, un homme m'avait confié cent mille écus... Je l'ai fait tomber dans un guet-apens... je lui ai brûlé la cervelle... j'ai prouvé qu'il s'était suicidé, et j'ai nié le dépôt que sa sœur réclamait... Maintenant ma vie est à ta merci... ouvre...

— Jacques... tiens... je t'adore ! dit la créole avec exaltation.

— Oh ! viennent mille morts... et je les brave ! s'écria le notaire dans une énivrement impossible à peindre. Oui, tu as raison, je serais jeune, charmant, que je n'éprouverais pas cette joie triomphante... La clef ! jette-moi la clef !... tire le verrou...

La créole ôta la clef de la serrure, fermée en dedans, et la donna au notaire par le guichet, en lui disant éperdument :

— Jacques... je suis folle !

— Tu es à moi, enfin ! s'écria-t-il !

Mais la porte, fermée au verrou, ne s'ouvrit pas encore.

— Viens, mon tigre, viens !... dit Cécily d'une voix mourante.

— Le verrou... le verrou... s'écria Ferrand.

— Mais si tu me trompais... s'écria tout à coup la créole, si ces secrets... tu les inventais... pour te jouer de moi ?

Le notaire resta un moment frappé de stupeur ; il se croyait au terme de ses vœux ; ce dernier temps d'arrêt mit le comble à son impatiente furie. Il porta rapidement la main à son gilet, rompit avec violence une chaînette d'acier à laquelle était suspendu un petit portefeuille rouge, le prit, et le montrant par le guichet à Cécily, il lui dit d'une voix oppressée, haletante :

— Voilà de quoi faire tomber ma tête... lire le verrou... le portefeuille est à toi...

— Donne mon tigre... s'écria Cécily.

Et tirant brusquement le verrou d'une main, de l'autre elle saisit le portefeuille...

Jacques Ferrand ne le lui abandonna qu'au moment où il sentit la porte céder sous son effort... Mais si la porte céda... elle ne fit que s'entre-bailler de la largeur d'un demi-pied environ, retenue qu'elle était à la hauteur de la serrure par la chaîne et les pitons. A cet obstacle imprévu, Jacques Ferrand se précipita contre la porte et l'ébranla d'un effort désespéré. Cécily, avec la rapidité de la pensée, prit le portefeuille entre ses dents, ouvrit la croisée, jeta dans la cour un manteau et, aussi leste que hardie, se servant d'une corde à nœuds fixée à l'avance au balcon, elle se laissa glisser du premier étage dans la cour, rapide et légère comme une flèche qui tombe à terre...

Une seconde plus tard, elle avait disparu dans la nuit...

Quand Jacques Ferrand ayant enfoncé la porte s'étant convaincu que la pièce était vide, se penchait à la fenêtre, il ne découvrait aucune trace de la fugitive !

XLII

PUNITION

Deux jours plus tard, les clercs de l'étude Ferrand s'étonnaient entre eux des changements survenus dans la maison.

— Pas possible si le patron maigrit encore, déclarait l'un, dans huit jours il n'aura plus que la peau !

— Moi, ripostait un autre, ce qui m'étonne, c'est cet ami intime qui lui est tombé des nues et qui ne le quitte pas plus que son ombre...

— Eh bien ! que dites-vous alors, ajoutait un troisième de l'espèce d'individu qui vient toutes les deux heures parler trois minutes avec l'ami intime et qui semble, Dieu me pardonne, aimable comme un gendarme ?

— Oh ! si tu vas par là, n'as-tu pas remarqué qu'il y a une dizaine d'hommes qui rôdent autour de la maison et semblent la surveiller ?

Les clercs de maître Ferrand auraient été plus surpris encore s'ils avaient pu voir, en cette minute, le notaire signer d'une main rageuse, des papiers que lui passait, un par un, ce soi-disant ami intime... qui n'était autre que Polidari.

Mais comment Polidari était-il ainsi en compagnie de Jacques Ferrand ?

La chose était, en vérité, fort simple.

Le matin même qui avait suivi la disparition Cécily, Rodolphe avait donné ses ordres :

— Dis à Polidari qu'il oblige le notaire Ferrand à signer ces paperasses, avait commandé Rodolphe à Murph. Dis-lui qu'en échange de ces signature, Ferrand aura la vie sauve. Dis enfin à Polidari qu'il me répond sur sa propre vie de l'obéissance de Ferrand !

Il n'y avait qu'à voir le misérable Ferrand parapher les paperasses que lui tendait Polidari, pour comprendre que les instructions de Rodolphe s'exécutaient point par point.

Il n'y avait qu'à écouter le notaire tempêter, s'emporter en de terribles colères, pour deviner ce qu'étaient ces paperasses, et comment Rodolphe obligeait le misérable à employer la fortune qu'il avait si mal acquise.

— Tonnerre et sang, hurlait Jacques Ferrand d'une voix éclatante de courroux, ma fortune entière engloutie dans ces stupides bonnes œuvres ! moi, fonder des établissements philanthropiques... m'y voir forcé... Mais c'est donc le démon que ton maître ? s'écria-t-il exaspéré, en s'arrêtant brusquement devant Polidari.

— Je n'ai pas de maître, répondit froidement celui-ci. Ainsi que toi... j'ai un juge...

— Obéir comme un niais aux moindres ordres d'cet homme ! reprit Jacques Ferrand, dont la rage redoublait ; et me contraindre !... toujours me contraindre !...

— Sinon l'échafaud...

— Oh ! ne pouvoir échapper à cette domination fatale !... car enfin, voilà plus d'un million que j'abandonne... S'il me reste avec cette maison cent mille francs, c'est tout au plus... Que peut-on vouloir encore ? Enchaîné... enchaîné ici...

— Aussi solidement qu'avec un câble d'acier...

— Toi... mon geôlier... misérable !

— Que veux-tu !.., selon le système du prince, rien de plus logique ! il punit le crime par le crime, le complice par le complice. Tant qu'il ne m'aura pas fait dire : « Jacques Ferrand est libre de quitter sa maison »... je resterai à tes côtés comme ton nombre... Ainsi que tai je mérite l'échafaud. Si je manque aux ordres que j'ai reçus comme ton geôlier... ma tête tombe !.. Tu ne pouvais donc avoir un gardien plus incorruptible...

— Oh ! ce Rodolphe, comme je le maudis !

— Maudis-toi, toi-même, plutôt. Pourquoi as-tu été assez niais pour livrer cette arme terrible... à cette maudite Cécily ?

— Tais-toi... ne prononce pas ce nom ! s'écria Jacques Ferrand avec une expression effrayante.

— Soit... je ne veux pas te rendre épileptique !... Songe seulement que Rodolphe croit que couper la tête aux criminels ne répare pas suffisamment le mal qu'ils ont fait...

— Oh ! oui... ce sont des larmes, des angoisses, des tortures qu'il lui faut, à ce prince... Mais je ne le connais pas, moi ! Pourquoi s'acharne-t-il ainsi sur moi ?

— D'abord, il prétend se ressentir du bien et du mal qu'on fait aux autres hommes !... et puis il connaît, lui, ceux à qui tu as fait du mal et il te punit à sa manière... Il avait le pouvoir de te faire judiciairement couper la tête... Qu'en serait-il résulté ? Tes deux seuls parents sont morts... L'Etat profitait de ta fortune au détriment de ceux que tu avais dépouillés... Au contraire, en mettant ta vie au prix de ta fortune... Morel, le père de Louise, que tu as déshonorée, se trouve, lui, et sa famille, désormais à l'abri du besoin... Madame de Fermont, la sœur de Renneville, prétendu suicidé, retrouve ses cent mille écus ; Germain, que tu avais faussement accusé de vol, est réhabilité et mis en possession d'une place honorable à la tête de la Banque des Travailleurs sans ouvrage, qu'on te force de fonder pour réparer et expier tes outrages contre la société. Franchement, au point de vue de celui qui nous tient entre ses serres, la Société n'aurait rien gagné à ta mort... elle gagne beaucoup à ta vie.

— Et c'est cela qui cause ma rage...

— Le prince le sait bien... Maintenant que va-t-il décider de nous ? Je l'ignore... Quand il se croit autorisé à être inexorable, il n'est pas de bourreau plus féroce... Il faut qu'il ait le diable à ses ordres pour avoir découvert... ce que j'étais allé faire en Normandie... Mais ce n'est rien encore à côté de cette Cécily... que la foudre écrase !...

— Encore une fois, tais-toi... pas ce nom... pas ce nom !

— Si, si... que la foudre écrase celle qui porte ce nom ! c'est elle qui a tout perdu. Notre tête serait en sûreté sur nos épaules... sans ton imbécile amour pour cette créature.

Au lieu de s'emporter, Jacques Ferrand répondit :

— La connais-tu... cette femme ?... Dis !.. l'as-tu jamais vue ?

— Jamais... On l'a dit belle... Je le sais.

— Belle... répondit le notaire en haussant les épaules... Tiens, ajouta-t-il avec une sorte d'amertume exaspérée, tais-toi... ne parle pas de ce que tu ignores... Il y a un mois, si l'on m'eût dit : Entre ta fortune et ta tête, choisis, j'aurais livré ma tête, car, vois-tu, la mort est douce, comparée aux tourments que l'on endure en se voyant de son vivant dépossédé comme je suis dépossédé, de ce qu'on a amassé au prix de tant de peines, de tant de chagrins !... C'est atroce ! c'est mourir, non pas chaque jour, mais c'est mourir à chaque minute du jour...

(A suivre).

LA MODE

Les richesses imprévues du galon

Les jolies broderies de soie ou de laine, les perlages aux reflets d'un mystérieux attrait, nous charment toujours autant par leur diversité infinie et leurs somptueux aspects. Mais, pour qu'ils ne revêtent pas un caractère de banalité monotone, pour qu'ils n'aient pas l'air, surtout, d'avoir été jetés sur l'étoffe avec une hâte négligente, il faut apporter à leur exécution une grande minutie. Or, combien de ménagères, soucieuses avant tout d'entretenir avec un soin jaloux leur « home » et de donner à tout leur petit royaume le plus de bien-être possible, ont-elles des heures à dépenser pour des frivolités telles que la garniture de leurs robes ou de leurs manteaux ?

Chapeau en taffetas gris
Galons et motifs de jais

Chemisette en crêpe Majunga bleu de roy
Galon rouge

Vive, disent-elles, le galon qui simule à s'y méprendre la broderie, qui est posé en peu de temps et qui permet de donner au vêtement le plus simple un air de sobre élégance. Il en est de véritablement artistiques, dernières créations de nos grands fabricants. Point de façon où ils ne soient adorablement décoratifs, et c'est bien ce qui explique l'engouement qu'on a pour eux. En voulez-vous quelques exemples : d'un charmant exquis sera cette robe composée d'une jupe de velours « marron d'Inde », sur laquelle vient se poser un corsage de crêpe dans le même ton, continué par un tablier en même crêpe plissé et retenus par trois galons « torsador ». Ces mêmes galons ornent le décolleté et la ceinture. Par un raffinement de coquetterie, à l'occasion d'une « soirée de gala », Mademoiselle se ceindra les cheveux d'un de ces galons « torsador ».

Voici un autre genre : une robe en raillainé gris fer, drapée à gauche sous une cocarde faite d'un galon « Serpentina ». Plusieurs galons superposés emboîtent la taille jusqu'aux hanches. Un délicieux manteau d'enfant pourra être fait de velours de laine gris argent ; deux larges galons marine orneront le petit col droit, les manches jusqu'au coude, la fermeture et le bas, tandis qu'une natte de laine grise et rouge courra gracieusement entre eux deux. Assortissez ce manteau au petit chapeau dont vous voyez ici le croquis et vous aurez pour bébé une toilette charmante ; le chapeau est en taffetas gris : il s'agrémente de galons présentant des motifs de jais ; deux pans de ce galon s'en détachent et voltigent élégamment.

Robe en serge marine ornée de galon

En crêpe Majunga bleu de roy, la gentille chemisette (2) a tout son chic dans le galon qui la garnit. Celui-ci est rouge, semé de pavés noirs. De même la robe (3) est très originale par la disposition de ses galons : elle est en serge marine, ornée de galons rouges pavés de jais.

Je laisse le soin à mes lectrices de choisir parmi les galons de tous genres qui s'offrent à leur coquetterie : « rayor », « diamant », « chevroné », « raillaine », « damasquiné », etc., celui qui s'accorde le mieux au tissu qu'elles doivent utiliser.

COUSINE MADELEINE.

Le Centenaire de Renan

Ce que fut la vie et l'œuvre du savant écrivain

Après le centenaire de Pasteur, on se propose de célébrer celui de Renan.

Nul hommage n'est plus légitime, certes : Renan, philosophe, historien, moraliste, philologue, érudit, savant, écrivain, fut par la hardiesse de ses conceptions et l'ampleur de ses connaissances, un génie universel ; mais — n'en doutons pas — il y aura bien des bouderies, des grincements de dents, car certains ne lui pardonnent point sa sincérité, son désir jamais assouvi de vérité, sa lutte contre l'erreur et le mensonge.

SA JEUNESSE

Né en Bretagne, à Tréguier, dans une humble famille, Renan n'avait que cinq ans lorsque son père mourut, laissant sans ressources une femme et trois enfants. Henriette, la sœur aînée de Renan, dut donner des leçons pour subvenir aux besoins de tous et, dès qu'il fut en âge, le jeune Renan entra au Séminaire de sa ville natale.

Il y reçut une forte et sobre éducation et, bientôt, sans que « cette pensée fût d'ailleurs le résultat d'une réflexion, d'une impulsion d'un raisonnement », il se destina à être prêtre.

Il n'avait alors d'autre ambition que d'être un modeste professeur au Collège de Tréguier, — comme ses maîtres, qu'il estimait et aimait.

Il se croyait « né prêtre », comme d'autres se croient prédestinés à la magistrature, ou au travail des champs.

Les succès scolaires qu'il remporta en l'année 1838, lui valurent d'être signalé à l'Evêque Dupanloup, qui dirigeait alors le petit Séminaire de St-Nicolas-du-Charlonnet.

Renan, alors âgé de quinze ans et demi, fut appelé à Paris.

La grande ville et ses mœurs religieuses produisirent une brutale et pénible impression sur le jeune séminariste.

« Ce n'était pas la même religion », écrit Renan. — Mes vieux prêtres, dans leur lourde chape romane, m'apparaissaient comme des mâges, ayant les paroles de l'éternité; maintenant, ce qu'on me présentait · c'était une religion d'indienne et de calicot, une piété musquée, enrubannée, une dévotion de petites bougies et de petits pots de fleurs, une théologie de demoiselles... »

Mais on ne traitait point que théologie à Saint-Nicolas ; les discussions du romantisme y pénétraient. Et, si Renan en sortit sans avoir lu Voltaire, il connaissait parfaitement Lamartine, Hugo, Michelet, surtout, qui l'enivrait.

Ce fut, pour le jeune étudiant à l'esprit si vaste, à la sensibilité extraordinairement développée, la révélation d'un monde nouveau.

L'éveil fut donné à sa nature... Des idées, des sentiments nouveaux lui apparurent.

« Le germe qui était en lui fut fécondé », lit-on dans ses « Souvenirs d'Enfance ».

Mais, dans cet esprit ouvert et actif, le doute ne tarda pas à pénétrer.

LA FOI DETRUITE

Durant quatre ans, une terrible lutte se joua en lui. Longtemps, il se refusa à ne pas croire, mais, peu à peu, sa foi — cette foi faite de respect et d'enthousiasme qu'il avait reçue de sa mère, de sa sœur, — fut détruite — non par la scolastique, ni par la philosophie, mais simplement par la critique historique.

« Mes sentiments intérieurs n'étaient pas changés, — écrit-il, — mais, chaque jour, une maille du tissu de ma foi se rompait. »

Le 6 Octobre 1845, Renan quittait le Séminaire Saint-Sulpice et allait s'installer dans un hôtel voisin que fréquentaient surtout des ecclésiastiques. Il était sans appui, pauvre, n'ayant pour toute ressource qu'une somme de douze cents francs, que venait de lui adresser sa sœur Henriette.

Après un court séjour au Collège Stanislas, comme surveillant, il alla s'établir comme répétiteur sans appointements, dans une institution dépendant du Lycée Henri IV, établie dans le quartier Saint-Jacques

Renan souffrait. Il souffrait surtout de la douleur qu'il avait causée à sa mère. Il souffrait aussi de sa situation nouvelle.

Il était déjà un savant, et, cependant, il n'était même pas bachelier. Il était l'un des rares Français connaissant les langues sémitiques et il n'était qu'un maître d'études.

Mais, en cette pension de la rue de l'Abbé-de-l'Epée, il eut « la récompense » de rencontrer Berthelot, qui n'avait alors que dix-huit ans, mais que « l'esprit philosophique » et « la passion du vrai » faisaient déjà remarquer.

Il se lia avec lui d'une amitié que la mort seule put interrompre.

« Notre amitié, a dit Renan, fut quelque chose d'analogue à celle des deux yeux quand ils fixent un même objet et que, de deux images, résulte au cerveau une seule et même perception ».

Ils mirent en commun tout ce qu'ils savaient.

SON ŒUVRE

La Révolution de 1848 surprit Renan, au milieu de ses travaux de savant et d'érudit. Il se passionna pour les idées de justice et de liberté.

Et c'est au cours de cette période fiévreuse qu'il conçut le livre magistral, qui ne devait paraître qu'en 1890 — deux ans avant sa mort — « L'Avenir de la Science »

A trente-trois ans, Renan entra à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il ne put, vers la même époque, en raison de l'opposition du parti clérical, recueillir la chaire d'hébreu au Collège de France, pour laquelle le monde savant le désignait.

Il n'y accéda qu'en 1862. Sa première leçon fut l'occasion d'un beau vacarme. Un décret le suspendit de ses fonctions pendant deux ans, mais le succès de la « Vie de Jésus », qui parut sur ces entrefaites et fut traduite dans toutes les langues, le consola des attaques dont il était l'objet.

La guerre de 1870 le trouva, voyageant en Norvège. Il se hâta de rentrer en France.

On connaît ses lettres à Strauss. Il s'indigne de ce que les deux peuples ne peuvent se comprendre, mais il espère en un avenir de paix, de concorde.

« La démocratie ne veut pas, ne comprend pas la guerre, » écrit-il.

« On verra la fin de la guerre, espère-t-il, quand, au principe des nationalités, on joindra le principe qui en est le correctif : celui de la fédération européenne, supérieure à toutes les nationalités, quand les questions démocratiques, contre-partie des questions de politique pure, reprendront leur importance ».

Cette hardiesse de pensée se retrouve dans toute son œuvre.

Il lutte contre l'esprit d'une société « où les récompenses de la vie vont de préférence à l'intrigue, à la vulgarité, au charlatanisme, qui cultive l'art de la réclame, à la rouerie qui serre habilement les contours du Code.

Il entreprend une lutte sans merci contre le mensonge.

Il sait que « longtemps encore les applaudissements et la faveur du public seront pour le faux », mais il sait aussi que « le vrai a une grande force », qu'il « surnage toujours et qu'il finit par l'emporter ».

Et, de son œuvre s'élève un hymne à la vérité, à la liberté.

« Courage, courage, crie-t-il aux générations qui montent. L'univers ne connaît pas le découragement. Il recommencera sans fin l'œuvre avortée ».

« Le temps présent est sombre », «l'Europe entière est travaillée de quelque mal profond, et, cependant, conservons la foi, la confiance en l'Avenir.»

« Courage, nature !! »

« Vise, vise encore le but que tu manques depuis l'éternité ».

« Heureux, ceux qui auront été les collaborateurs de ce grand succès final !! »

SA MORT

La mort frappa Ernest Renan, au Collège de France, le 20 Octobre 1892. Il appartenait, depuis 1879, à l'Académie française où il occupait le siège de Claude Bernard.

Pierre DELCOURT,
Conseiller général du Nord.

Le douzième épisode sera projeté à partir du Vendredi 19 Janvier à Lille au CINEMA PRINTANIA, rue d'Amines et au PALACE CINEMA, rue d'Iéna.

Bulletin Economique

PARIS (Halles Centrales), 11. — *Viandes.* — Bœufs quartier derrière, 2.50 à 5.00 ; quartier devant, 1 à 2.00 ; aloyau, 3 à 8.00 ; cuisses, 2.50 à 4.00 ; veau extra, 1re qualité, 9.50 à 10.90 ; 2e qualité ,7.60 à 9.40 ; 3e qualité, 4.60 à 7.50 ; moutons, 1re qualité, 9 à 11.00 ; 2e qualité, 7 à 8.90 ; 3e qualité, 4 à 6.90 ; gigots, 6.50 à 12.00 ; carrés parés, 5.50 à 14.00 ; porcs entiers ou demis, 1re qualité, 6.50 à 7.50 ; 2e qualité, 5.50 à 6.40 ; filets, 6 à 9.50 ; jambon, 5 à 8.80.

Beurres. — Centrifuge Normandie, 14.70 ; Bretagne, 14.00 ; Charente et Poitou, 14.80 ; Touraine 14.70 ; divers, 13.80 ; marchands Normandie, 13 ; Bretagne, 12.60 ; Centre, 12.00 ; divers, 12.00.

Œufs. — Normandie extra, 650 ; choix, 580 ; Bretagne choix, 540 ; ordinaire, 450 ; Touraine, choix, 660 ; ordinaire, 600 ; Poitou choix, 630 ; ordinaire, 600 ; Auvergne, 580 ; Midi choix, 650 ; ordinaire, 570.

PARIS (Bourse du Commerce), 11. — *Sucres.* — Courant, 200.50 ; février, 200 à 200.50 ; mars, 200 à 201 ; 4 de mars, 200.50. Cote officielle : 200 à 201.50. Tendance ferme.

LA VILLETTE, 12. — *Marché aux veaux.* — On cote ; au kilo (viande nette) : 1re qualité, 10 ; 2e qualité, 8.40 ; 3e qualité, 6.40 ; prix extrêmes, 3.90 à 11.00. — Au kilo (poids vif) : 1re qualité, 6.00 ; 2e qualité, 5.04 ; 3e qualité, 3.52 ; prix extrêmes, 2.14 à 6.60. Tendance moins facile.

LE HAVRE, 11. — *Cafés.* — Courant, 214.25 ; février, 210.50 ; mars, 205.75 ; avril, 201.75 ; mai, 197 ; juin, 195 ; juillet, 189.25 ; août, 187 ; septembre, 182 ; octobre, 179 ; novembre, 176 ; décembre, 174. Tendance faible.

MARCHES DE LA REGION

CASSEL, 11. — Beurre en bloc, 7.75 à 8.00 le demi-kilo ; beurre en pièces, 7.00 à 7.75 ; œufs, 17 à 18.00 les 20 ; lapins, le kilo vivant, 5.25 ; poulets, la paire, 20 à 30.00 ; maquereaux, la pièce, 0.50 ; harengs, 0.25.

BERLAIMONT, 11. — Beurre en gros, 15.50 et 15.00 le kilo ; au détail ,16.00 ; œufs frais, 0.55 pièce ; fromage blanc, 0.25 le kilo ; marottes, 5 à 7.00 suivant grosseur.

Pommes de terre, 0.40 le kilo ; oignons, 0.75 ; endives, 1.00 ; navets, 0.50 ; choux de Bruxelles, 3.00 ; carottes, 0.30 ; choux-fleurs, 2.50 pièce ; céleri, 0.75 ; ails, 4 têtes pour 1.00 ; chicorée frisée, 1.00 pièce ; laitue, 0.75 ; poireaux, 2.00 la botte ; thym, 0.10 ; salsifis, 1.25 ; cresson, 0.70 ; marrons, 2.00 le kilo ; noix, 2.25 ; oranges, 3 pour 1.00. — Maquereaux, 6.00 le kilo ; rougets et merlans 6.00 ; anguilles, 6.50 ; raie,6.50 ; harengs frais, 3 pour 1.00 ; moules, 0.75.

Poules, 15.00 ; poulets, 15 à 20.00.

FEUILLETON DU 14 JANVIER 1923 N° 18

La Maison du Mystère

GRAND ROMAN D'AVENTURES ET D'AMOUR

PAR JULES MARY

Adapté à l'écran par la firme ECLIPSE

PREMIERE PARTIE

A l'étang du Pré-Noir

Pour vaincre une résistence qui se prolongeait et sur laquelle il ne comptait pas, le meurtrier a frappé sur la tête à coups de pierre, avec une telle rage que le crâne a été défoncé... Alors, le malheureux a été dévalisé et traîné dans l'étang... Peut-être voulait-on faire disparaître son corps et en aura-t-on été empêché par quelque accident... par quelque hasard... Mon cher Villandrit, c'est souvent un pénible et triste devoir que nous impose notre profession... Aidez-nous et soyez persuadé que personne ne souhaite plus amicalement, plus ardemment que Prosper Delvaux et moi-même, qu'aucune suspicion ne vous atteigne...

La gêne de ces paroles s'accentua :

— Le docteur Harrier désire donc s'assurer que les marques visibles laissées par les dix doigts du meurtrier autour du cou de la victime ne correspondent nullement aux empreintes de vos mains... Il n'y aura pas pour lui et pour nous de preuve plus convaincante de la véracité de tout ce que vous nous avez dit...

Julien,dans le coup d'une émotion intense, avait fermé les yeux...

Il la sentait peser sur lui, l'accusation directe et terrible.

Que répondre ?

Refuser ? C'était l'aveu...

Accepter ? C'était l'aveu encore, puisque ces traces étaient celles de ses doigts...

Expliquer ?... Quoi ?... Et comment ?...

Quelles raisons donnerait-il d'une pareille brutalité ?

Les soupçons de sa jalousie, qui l'avaient un moment affolé ?

Et que cette violence s'était adressée à l'amant de sa femme ?

En ce cas, il faudrait aller jusqu'au bout de la confidence, et puisque entre Marjory et lui la paix s'était faite ,montrer que ses soupçons étaient monstrueux en révélant que Régine ne pouvait pas être la maîtresse de cet homme...

Puisqu'elle était sa fille !...

Leur crier ce secret... était-il bien sûr qu'il y trouverait le salut ?

Mais intervenait Marie-Ange, et le pieux souvenir, et le culte sacré gardés pour sa mère, tout au fond du cœur de l'enfant...

Alors, se sauver en souillant l'âme de Régine par le spectacle de la honte maternelle, payer d'un pareil prix sa propre délivrance, c'était impossible...

Comment eut-il la force de parler ?...

Il ne reconnut pas le son de sa voix... Il lui sembla que c'était quelqu'un d'inconnu, invisible auprès de lui, qui prononçait des mots auxquels sa vie et son honneur et la vie et l'honneur de Régine, et la vie et l'honneur de sa petite Christiane étaient attachés :

— Il est inutile de nous rendre au Pré-Noir pour cette confrontation et cet examen. Les marques autour du cou de Marjory sont celles de mes doigts...

Il vit la stupéfaction — douloureuse, il faut le dire — sur le visage de ceux qui l'écoutaient. Et un long, très long silence suivit.

— J'ai cédé à un accès de colère... Je vous ai dit que la discussion avait été vive entre nous... et que moi... moi surtout...

Il se tut.

Il devinait qu'on ne le croirait pas et que ces trois hommes avaient toutes les raisons de ne plus avoir confiance en lui.

— Ainsi, c'est par un tel acte de brutalité que vous avez témoigné à Marjory votre gratitude pour le service si grand qu'il vous avait rendu ?

Dérision !...

Julien, éperdu, baissa le front et murmura :

— Défendez-moi... Donnez-moi tous les moyens possibles de vous prouver mon innocence...

— C'est notre devoir... Mais, en attendant, vous resterez à la disposition de la justice.

Ils se concertèrent.

— Veuillez nous faire remettre les clefs qui ouvrent les meubles fermés...

— Les voici... Prenez toutes les libertés qu'il vous conviendra. Quant à mes bureaux de la fabrique, Corradin, le directeur, se tiendra à votre disposition pour tout ce que vous exigerez de lui...

Quand il fut seul, Julien fut pris d'un immense accablement.

Seul ,il ne l'était pas. Un gendarme venait d'entrer, chargé de le surveiller. Donc, toute fuite paraissait impossible... Or, ce fut justement cette réflexion qui fit entrer dans son esprit le projet de s'enfuir... Il se sentait perdre pied... De tous les côtés, des terreurs... On eût dit qu'il s'était prêté lui-même à concentrer contre lui des détails, à amasser des preuves, à dresser des dangers... Il s'affolait de plus en plus... Régine et Christiane surgissaient en ce cauchemar avec des visages où ruisselaient des larmes... Et il voyait le désespoir, le désespoir sans fin, prendre possession de leur vie... Emporté par ces événements, il n'avait pas le temps de raisonner... La fièvre battait dans son cerveau... Il sentait l'impression physique d'un cercle de fer qui l'étreignait, l'étouffait, empêchait tout effort... Et il se disait que s'il pouvait l'écarter de lui et respirer plus librement, ce serait peut-être le salut... La fuite ?... Alors, il se débattait, il chercherait, il éclaircirait ce mystère... Oui, ce serait une preuve de plus de sa culpabilité... Qu'importe, si bientôt il prouvait son innocence ?... Oui, fuir... Mais comment ?

La perquisition se poursuivait dans le château.

Il entendait au-dessus de lui des allées et venues.

On ne fit, du reste, aucune découverte intéressant l'enquête.

A la fabrique, la déposition de Corradin fut d'une correction parfaite et il repoussa avec véhémence tout ce qui pouvait accuser son ami. Il donna sur la fabrique les renseignements utiles, ne put nier qu'elle traversait une crise, en manifestant la certitude qu'on en sortirait, cette fois encore, comme on en était sorti tant d'autres fois.. Le caissier remit les livres qui devaient être examinés par un expert... Cependant le bruit de l'arrestation du patron s'était répandu dans les ateliers. Tous les métiers avaient interrompu leur travail et les ouvriers sortaient en foule dans la cour, mornes, l'air inquiet...

Corradin allait de l'un à l'autre, leur rendant courage, les exhortant au calme.

Et Prosper Delvaux et le juge Marietty se promenaient, à part, dans les allées du jardin, et échangeaient à voix basse leurs impressions.

Ce fut à cette minute qu'à l'orée du parc on vit apparaître tout à coup la silhouette hirsute d'un homme qui, en dépit des tristesses de l'heure présente, amena sur toutes les lèvres des bienvenues cordiales...

Du reste, il signala sa présence en déclamant avec force gestes :

Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva.
Au bas d'une montagne, en une grande plaine...

Pendant que tout près de là, dans un chantier, des bûcherons soulevaient des pièces de bois en réunissant leurs efforts par la cadence d'une mélodie bizarre :

Les marrons, les marrons
Ne sont pas carrés, mais ronds ;
Les pavés, les pavés
Ne sont pas ronds mais carrés.

Et Rudeberg s'avança, tenant son fils par la main et marmonnant dans sa barbe.

Ni Corradin, ni les magistrats ne prirent garde à lui.

Il rejoignit les groupes des tisseurs auxquels il se mêla, pendant que le petit Pascal, ayant aperçu Christiane qui s'amusait avec sa poupée près d'un massif de hauts cannas en fleurs, s'approchait d'elle timidement. Elle vint à lui tout de suite avec la franchise sans apprêt des enfants. Ils n'étaient pas des inconnus l'un pour l'autre, s'étaient rencontrés dans des promenades,et chaque fois avaient échangé des sourires. Christiane entraîna le gentil garçon en le prenant par la main et ils causèrent.

Déjà Rudeberg tirait de son portefeuille crasseux, qu'on eût dit enduit d'une couche de graisse, des photos qu'il présentait en les faisant valoir, comme on offre sa marchandise, avec force boniments.

C'était, comme d'habitude, des vues de Vieux-Moulin, des paysages pris au Mont-du-Tremble, aux Beaux-Monts, à Saint-Jean-au-Bois, le château de Pierrefonds, sous tous ses aspects, les ruines romaines de Champlieu, des coins de forêt pris partout dans de jolis coups de lumière.

Mais les tisseurs n'étaient pas en veine de dépenses, ce matin-là.

Ils pensaient à d'autres choses.

L'un d'eux le rabroua :

— On les connaît tes cartes. Toujours les mêmes. Tu ne te renouvelles guère, vieux Fils-de-Famille... On ne peut pourtant pas te les acheter, tous les jours...

(A suivre).

LA MAISON DU MYSTERE sera projetée dans tous les cinémas de la région.